

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.



ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces...	75° la ligne.
Réclames...	1' —



(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

92-801



Périgueux, le 25 avril 1886.

M. Charles BUSSIÈRES.

*En l'honneur de la Monarchie,
Avec esprit et dévouement,
Le rédacteur du Ralliement
Combat chaque jour l'anarchie.
Défendant le Trône et la Foi,
Tout en maniant l'épigramme,
Il voudrait, de toute son âme,
Crier partout : « Vive le Roi ! »*

*Ennemi du solutionisme,
Nous voyons, énergiquement,
Le rédacteur du Ralliement
Critiquer le n'importequisme.
Il doit se demander pourquoi
L'on voit maints pêcheurs en eau trouble
S'escrimer à faire coup double
Pour l'Empereur et pour le Roi.*

*S'il pouvait choisir un emblème
Et l'arborer très crânement,
Le rédacteur du Ralliement
Prendrait la fleur de lis qu'il aime.
Mais il lui faut subir la loi
Qui fit soudain jucher au faite
Le coq gaulois à rouge crête,
Sur le drapeau du nouveau Roi !*

*Abandonnant la politique,
Avouons amicalement
Au rédacteur du Ralliement
Que de sa verve satirique
Nul ne fait plus de cas que moi.
Zig ne craint pas qu'on le démente
S'il dit qu'en Dordogne l'on vante
L'esprit de cet ami du Roi.*

ZIG.

**CAUSERIE****MÉTAMORPHOSE EN MUSIQUE.**

Eusèbe-Pancrace Chalinargues était, comme son nom l'indique assez, un Auvergnat auvergnatisant. Saint-Flour avait été spécialement désigné par la Providence pour lui servir de patrie, et en cela la Providence avait bien agi, car il eût été impossible de rencontrer, à cinquante lieues à la ronde, un Auverpin plus féru de son pays qu'Eusèbe-Pancrace Chalinargues. Apollon et Antinoüs, dont il se moquait, d'ailleurs, comme d'une guigne avariée, étaient à ses yeux de vulgaires singes, comparés aux galapias de la contrée, avec leurs vestes et leurs pantalons de velours à côtes, avec leurs larges chapeaux de feutre noir, avec surtout leurs énormes et solides souliers de cuir à semelle de bois, qu'une triple rangée de gros clous protégeait contre les chemins caillouteux de la montagne, et qui résonnaient comme la trompette du jugement dernier, le soir, sur la terre dure, pendant les interminables entrechats de la vieille bourrée locale.

Rien n'était plus doux à son oreille que le charabias dont ses compatriotes et lui se servaient pour deviser entre eux pendant les longues veillées d'hiver, et son admiration ne connaissait plus de bornes quand il pouvait contempler, tassés comme des harengs autour d'une massive table de chêne, une vingtaine de gas, aux mâchoires

solides comme l'acier, aux yeux gourmands et pleins de convoitise, engouffrant dans leurs larges estomacs, jamais rassasiés, d'énormes écuelles d'une épaisse soupe aux choux, mélangée avec de la pâte de maïs ou bien de gigantesques platées de fayots nageant dans la graisse et surmontés d'immenses couennes de lard.

N'allez pas croire cependant que notre homme eût l'esprit obstinément fermé aux choses immatérielles. Si les jouissances de l'estomac étaient pour lui sacrées, il avait également le cœur accessible aux plaisirs de l'art, et la musique, notamment, avait eu le don de le plonger à maintes reprises dans des extases auxquelles il ne s'arrachait qu'avec peine. Quand je dis musique, il faut encore s'entendre ! Qu'il fût question de mélodies italiennes ou de concertos allemands, peu lui importait : les œuvres des maîtres étaient pour lui lettre morte, et Beethoven, Mozart ou Rossini lui étaient totalement inconnus, par la bonne raison qu'ils n'étaient pas Auvergnats.

Comme beaucoup de ses compatriotes, Eusèbe-Pancrace Chalinargues gagnait son existence en fabriquant des chaudrons, et c'est en martelant le cuivre de ses bassines, en tapant à tour de bras sur le métal de ses chaudrons, que le sens musical lui était un beau jour entré dans la tête. C'était, il faut en convenir, un harmoniste très rudimentaire que ce brave Chalinargues. Tel quel, il avait su, à force de patience, et grâce surtout à la résistance de son tympan, acquérir dans ce genre de cacophonie bruyante une certaine virtuosité qui l'avait bien vite mis en relief aux yeux de ses compatriotes, et lui avait valu une notoriété artistique de laquelle il était très fier.

A force de s'entendre répéter par tous les galapias de son village qu'il était un grand artiste, il finit par croire « que c'était arrivé », et il n'eut plus de cesse que le jour où il eut réussi à former à son école une petite troupe d'artistes improvisés, sans aucune notion, comme lui, des choses de l'art, et à les décider à quitter le sol natal pour courir le monde, à la poursuite de la gloire et des pièces de cent sous. C'est ainsi qu'après avoir fait part de son projet à plusieurs amis, il parvint à enrôler sous sa bannière Baptiste Cassaniouse, Nicolas Besserette, le vieux Jérôme Anterroche, le jeune Auguste Tournecuire et une demi-douzaine d'autres. Tous étaient, comme lui, de braves et robustes chaudronniers, tout-à-fait ignorants des mystères de la fugue et du contre-point ; mais, dans sa sagacité native, Chalinargues les avait choisis de préférence à quelques autres, pour lesquels la musique n'était pas absolument lettre morte, sentant très bien que plus son orchestre serait dissonnant et jouerait sans la moindre harmonie, plus il exciterait la curiosité publique, plus il aurait de chance de les faire passer tous, lui compris, pour de grands artistes, inconscients de leur mérite !

Notre homme qui, une fois en possession d'une idée, la tournait et la retournait en tous sens, se dit encore : « Si nous entamons la série de nos séances musicales en nous donnant pour ce que nous sommes, c'est-à-dire pour de simples Auvergnats, on nous jettera bien vite à la tête des pommes cuites ou des trognons de choux. Nul n'étant prophète en son pays, il faut nous

dénationaliser ; et l'on sera d'autant moins curieux d'aller vérifier le fait, que nous aurons choisi une appellation plus pompeuse. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Notre douzaine de galapias se mit à plier bien soigneusement dans le fond des armoires vestes et pantalons de velours. On acheta, chez un vieux brocanteur des environs, une douzaine de vieux costumes militaires hors d'usage ; on renia les dieux de l'Auvergne pour se placer sous la protection de ceux de la Hongrie, et afin de corser la métamorphose, nos joyeux drilles jurèrent de ne plus parler à âme qui vive, afin de ne pas trahir leur origine auvergnate.

L'orchestre des Tziganes hongrois était né, et leur chef, Eusèbe-Pancrace Chalinargues, était devenu l'illustre Farkas Sandor !

Qui de vous, amis lecteurs, en entendant, il y a quelques jours, à Périgueux, ces musiciens endiables, se serait douté de la chose ? C'est à peine si je crois moi-même à la véracité de la métamorphose, bien qu'elle m'ait été certifiée, dans le plus pur charabias de Saint-Flour, par le petit Gusti, l'habile exécutant du cymbalum !

JEHAN DES BARRIS.

**HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS****Vingt ans après !**

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

La *Fumisterie du Mardi-Gras*, que je vous ai narrée dans un précédent numéro de l'*Entr'acte*, n'est qu'un conte, un conte inventé à plaisir ; mais aujourd'hui, je veux vous dire une histoire véridique et surtout morale. La femme honnête pourra, sans scrupule, en permettre la lecture à son petit mari et, au besoin, lui conseiller l'exemple de l'auteur, qui, à l'instar des naïfs conteurs du moyen-âge, va lui-même se mettre en scène.

Apparaissez, souvenirs du jeune âge.
Que d'un coup d'aile a fastigés les temps !...

Vous connaissez tous M^{me} Pélagie Lévy, qui, ces temps derniers, tenait l'emploi de duègne au théâtre de Périgueux ? Au mois de janvier, en apprenant les débuts de cette artiste sur notre petite scène, je crus devoir adresser les lignes suivantes à un journal de la localité, dont le rédacteur fut assez aimable pour les insérer le jour même :

On annonce, pour ce soir, au théâtre, un début intéressant. M^{me} Pélagie Lévy, appelée à succéder à M^{me} Bisson dans l'emploi des duègnes d'opéra-comique et des grands premiers rôles, fera son apparition, ou plutôt sa réapparition, dans un bon vieux mélo de Dennery et Meilhan : *Marie-Jeanne ou la Femme du Peuple*.

M^{me} Pélagie n'est pas, en effet, une inconnue pour le public périgourdin, et les personnes qui fréquentent notre salle de spectacle il y a une vingtaine d'années doivent sûrement se rappeler cette artiste, qui tenait l'emploi des « coquettes » dans la troupe Vaslin. Nous nous souvenons qu'un jour, par complaisance et pour obliger son directeur, M^{me} Lévy, alors dans tout l'épanouissement de sa beauté de jeune femme, voulut bien se charger du rôle de la vieille marquise de Villemer, dans la comédie de Georges Sand, qui se créait à Périgueux. Le lendemain, un jeune et enthousiaste chroniqueur de nos amis écrivait ce qui suit dans l'*Echo* :

« ... Ah ! M^{lle} Pélagie, si vous saviez comme les cheveux blancs de la marquise de Villemer vont bien à votre physionomie ! A votre place, je n'hésiterais pas, et je jetterais au feu tout le bagage de Clémène. »

Mais où sont les neiges d'antan ?

On raconte que Lézazel, vers sa cinquantième année, disait avec mélancolie : « Je n'ai jamais mieux compris qu'à présent la *Lisette de Béranger*, » et

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

C'est, en effet, avec une émotion pénétrante qu'elle chantait le refrain bien connu :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu....

A l'exemple de Frétilon, M^{me} Lévy doit comprendre certains rôles, notamment ceux de douairière, beaucoup mieux qu'il y a vingt ans. Le temps a obtenu de l'artiste ce que demandait le chroniqueur : M^{me} Pélagie a jeté au feu le « bagage de Célimène », et nous reverrons ce soir la grande coquette de la troupe Vasin dans un rôle de Marie Laurent ; mais nous avons tenu auparavant à lui envoyer le salut encourageant d'un vieux Périgourdin qui se souvient !

Paul LEBRETON.

Je puis vous le dire, maintenant qu'elle est partie : ce nom de Pélagie avait réveillé en moi tout un monde de souvenirs. En écrivant la note qui précède, je m'étais transporté, par la pensée, à l'époque bénie de ma prime jeunesse et de mes bonnes camaraderies d'alors. Ah ! il y a belle lurette de cela ! Depuis, la dure expérience de la vie, pour ne pas dire « le vent du scepticisme », a effeuillé pas mal de ces chères illusions, que le poète Collin fait si volontiers rimer avec « dérisions ». Nous étions trois amis de ce temps-là — l'aîné avait seize ans au plus ! — qui suivions aussi assidûment que possible les représentations de la troupe Vasin, et la « grande coquette » dont j'ai parlé plus haut nous avait littéralement séduits. Mais nous ne savions trop que faire pour nous rapprocher d'elle. L'un de nous, qui rimait tant bien que mal, plutôt mal que bien, avait élaboré plusieurs madrigaux à l'adresse de la belle fille, en lui réclamant « une réponse poste restante » ; mais la belle fille avait dû rire des madrigaux et se moquer de leur auteur, car la réponse n'était pas venue....

A bout de patience, nous résolûmes enfin de tenter un grand coup, c'est-à-dire d'inviter la comédienne à souper. Au lendemain d'une représentation de *Benvenuto Cellini*, où notre idole nous était apparue sous les traits de la fière duchesse d'Etampes — vous voyez si mes souvenirs sont précis ! — nous lui adressâmes une longue lettre, à laquelle nous avions collaboré tous les trois, et qui débutait ainsi :

« Mademoiselle,

« Quand on vous voit l'on vous aime, et quand on vous aime on voudrait toujours vous voir ! Si nous étions encore au temps du roi François et si nous étions chevaliers, nous serions fiers de briser des lances en portant vos couleurs... etc., etc. »

Je vous fais grâce du reste. Comme je vous l'ai dit, le tout se terminait par une invitation à souper, suivie de nos trois signatures, enjolivées de ces mirifiques parphes dont les écoliers sont généralement si prodigues.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir élabré la missive, il fallait encore la faire parvenir à son adresse et, la poste ne nous ayant pas très bien réussi précédemment, nous décidâmes de tirer au sort pour savoir lequel d'entre nous porterait le poulet. Comme dans la complainte du *Petit Navire*, le sort tomba sur le plus jeune, et ce fut votre serviteur qui se chargea d'accomplir cette délicate besogne. Ah ! dam, je ne saurais le nier, le cœur me battait bien fort en gravissant l'escalier de certaine maison de la rue Taillefer, où habitait alors M^{me} Pélagie Lévy, et c'est avec une véritable émotion que je frappais à la porte de la comédienne. Ce fut elle-même qui vint ouvrir.

— Voici une lettre qu'on m'a chargée de vous remettre, dis-je d'une voix étranglée et sans oser lever les yeux sur la superbe créature que, la veille encore, j'applaudissais si fort dans son rôle de Diane d'Etampes.

La maîtresse du roi François, dont je ne voyais que les petits pieds émergeant d'un coquet peignoir bleu, prit le billet que je lui tendais et, après l'avoir parcouru, partit d'un éclat de rire qui me fit saigner l'âme.

— Vous êtes peut-être un des trois signataires de cette drôlerie ?

— Oh ! non, mademoiselle, dis-je en rougissant ; mais je vous saurai gré néanmoins de me donner la réponse.

— Attendez, mon petit ami, ce ne sera pas long.

M^{me} Pélagie passa alors dans une chambre voisine. Quelques instants après, elle était de retour et me tendait un papier soigneusement plié.

Je ne fis qu'un bond de la rue Taillefer à la place du Triangle, où, d'après nos conventions, devaient m'attendre mes deux

complices. « — J'ai la réponse ! » criais-je en les abordant d'un air triomphant, et je déplaçais le fameux papier, où, à la lueur d'un bec de gaz, nous lûmes ce qui suit :

« Votre invitation me flatte et, à en juger par la spirituelle lettre que je viens de lire, votre conversation me charmerait sûrement ; mais, à mon grand regret, je crois devoir refuser l'une et me priver de l'autre. Vous devinez sans peine pourquoi... »

» Pélagie Lévy. »

Nous devinâmes, en effet, que la « grande coquette » de la troupe Vasin s'était justement moquée de nous. Meilhac n'avait pas encore écrit le charmant petit acte où Tata dit à Toto : « Toi, mon bonhomme, je te repincerai un jour ! » Mais je me souviens que, plus tard, Céline Chaumont, débitant le monologue de *Toto chez Tata*, devait me plonger dans une méditation profonde !

Aujourd'hui, les trois amis dont je parle sont mariés, pères de famille, et l'un d'eux est conseiller municipal... de Champcevinel. Hélas ! il y a vingt ans de cela ! Parions que, pas plus que moi, mes anciens compagnons n'ont oublié cette aventure. La note sympathique que j'ai citée au début et que je fis publier en apprenant la réapparition de M^{me} Pélagie Lévy sur la scène périgourdine prouve bien que j'avais conservé le meilleur souvenir de la femme et de l'artiste ; mais cette note devait produire un effet inattendu, car, au lendemain de sa publication, je reçus la lettre que voici :

« Lundi matin.

» Monsieur Paul Lebreton,

» Je viens vous remercier du fond du cœur. J'ai éprouvé une profonde émotion à la lecture de votre article. Le temps dont vous parlez était le beau temps, celui de la jeunesse ! Celui qui ne revient pas, hélas !

» Eh ! quoi, vous vous êtes souvenu de moi, et il y a pourtant vingt ans que j'ai quitté Périgueux ! Je n'avais pas encore souffert, mais depuis....

» Si vous voulez, monsieur, me satisfaire amplement — et que rien ne s'y oppose — venez donc causer un peu des neiges d'antan !

» Dans cet espoir, recevez l'expression de mes meilleurs sentiments.

Pélagie Lévy.

» Rue Voltaire, 10, Périgueux. »

Qu'auriez-vous fait à ma place ?... Je m'adresse ici à tous les bons maris qui ont le respect de la foi conjugale. Les avis seront partagés, je le crains ! Quant à moi, mon hésitation n'a pas été longue. J'ai cherché et retrouvé sans peine certain petit billet jauni par le temps, et je l'ai fait parvenir à l'ancienne idole de mes jeunes ans. Pauvre duchesse d'Etampes ! Un soupir mélancolique a dû remplacer le rire frais et sonore de jadis, lorsqu'elle a lu le contenu de ce billet d'antan, auquel je n'avais rien changé que la signature :

« Votre invitation me flatte et, à en juger par la spirituelle lettre que je viens de lire, votre conversation me charmerait sûrement ; mais, à mon grand regret, je crois devoir refuser l'une et me priver de l'autre. Vous devinez sans peine pourquoi... »

Paul LEBRETON.



PENSÉES D'UN HUMORISTE

SUR L'AMOUR !

Il faut beaucoup d'intuition et beaucoup de souffrances pour comprendre l'amour.

L'amour est inguérissable, parce que l'amour n'est pas une maladie.

Pour une femme de cœur, une infidélité est un beau sentiment qu'un mari ignorant a fait porter ailleurs.

Un amour mal placé est plus une infortune qu'une sottise.

Emile Augier a écrit : « L'indulgence est le droit des femmes sans reproches. » Ajoutons que les autres devraient être doublement indulgentes.

En amour, ce qu'on ne donne pas de plein gré n'a aucune valeur.

L'amour ne vit que de générosité.

On ne fait pas sa vie, on la subit.

Pour copie conforme :

J'HENRYS.

LA SOURIS D'ARGENT

(Légende alsacienne)

Un vieux chef prussien, à rubiconde face, Un beau jour visitait une église d'Alsace. C'était... voyons, c'était à Wintzenheim, je crois ; Il allait regardant le maître-autel, les croix, Les confessionnaux,.... en connaisseur, sans doute, Lorsqu'il vit suspendue, à la clef d'une voûte, Une souris d'argent. — Surpris, le Prussien, Se tournant du côté du vieil Alsacien Qui lui servait de guide, et marchait en silence : — Pourquoi cette souris d'argent qui se balance Là-haut ? Connaissez-vous, vieux, cette histoire-là ? — Oui, dit le paysan, en deux mots, la voilà : « Un jour, hélas ! monsieur, notre pauvre village, — C'était au dernier siècle, — on ne sait trop comment, » Se vit par les souris menacé gravement : » Les granges, les greniers étaient mis au pillage » Par ces vilains rongeurs ; malgré tous les efforts, » Ayant pour eux le nombre, ils étaient les plus forts, » Et leur destruction devint chose impossible ! » Le bon curé d'alors, très ferré sur la Bible, » Se souvint que Moïse avait, en pareil cas, » Délivré le pays d'un funeste embarras ; » Il avait en détail retenu cette histoire : » Les serpents infestaient un vaste territoire, » Et la terreur allait grandissant tous les jours, » On alla de Moïse implorer le secours. » Il fit faire un serpent de bronze. En grandes pompes » Il le porta lui-même au temple, au son des trompes, » Et l'offrit au Seigneur. Or, le Dieu souverain, » Touché, donna la force à ce serpent d'airain » De dévorer, sans peur ni merci, tous les autres. — » Le bon curé se dit : Faisons mieux pour les nôtres ! » Aussitôt il fit faire, en homme intelligent, » Et placer dans ce lieu cette souris d'argent. » Or, ce que fit jadis le serpent de Moïse » Fut fait par la souris de notre pauvre église. » L'officier éclata de rire : — En vérité, Fit-il, l'Alsace est belle en sa naïveté. Quoi ! vous croyez encore à semblable sornette ? Le guide tressaillit ; mais secouant la tête Et déguisant sous cape un sourire profond : — Hélas ! non, reprit-il, les croyances s'en vont, Sans cela, nous eussions, monsieur, sans aucun doute, Fait faire un Prussien en or, coûte que coûte, Et près de la souris nous l'eussions mis gaiement, Pour qu'il nous délivrât des autres promptement... Le vieux chef, dans sa main, froissa sa barbe grise, Et, sans ajouter mot, il sortit de l'église.

CHARLES MANSO.

ECHOS ET POTINS.

Deux gendarmes sont assis à une table de café. — Garçon, de l'eau ! fait le premier. — De l'eau ? répète le second stupéfait, pourquoi faire ? — Pour la boire. — Si on a idée de ça !... de l'eau... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume... Juge de ce que ça doit faire dans l'estomac.

Une soubrette ouvre inopinément la porte de la chambre de sa maîtresse et trouve prosterné aux pieds de madame un ami de monsieur.

Quelques jours après, la même personne se présente de nouveau.

Et la soubrette en ouvrant la porte annonce :

— Monsieur X..., le pédicure de Madame !

La scène se passe au Gagne-Petit :

— Que désire monsieur ?

— Une douzaine de mouchoirs.

— Et avec ça ?

— Avec ça ?... Eh bien ! avec ça, je me mouche-rai, parbleu !

Certain député, qu'il serait indiscret de nommer ici, passe régulièrement au cercle deux nuits sur trois et perd des sommes folles au baccarat.

Comme un ami lui reprochait cette conduite :

— Que veux-tu ? répondit-il, c'est si ennuyeux d'être député ! Il faut bien se consoler de l'ordre du jour par le désordre de la nuit.

ZAG.

Le Gérant, SPA.

RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES, A PÉRIGUEUX.

ANCIENNE IMPRIMERIE DUPONT & C^{IE}

MAISON FONDÉE EN 1798,
E. LAPORTE, GENDRE & PETIT-FILS, DIRECTEUR.

TYPOGRAPHIE.

Tous les ouvrages d'Administration ou autres et du Commerce. — Tous les Modèles nécessaires à MM. les Maires, Percepteurs, Notaires, Huissiers, etc.
— Atelier spécial pour les Grandes Affiches.

CALENDRIER DE LA DORDOGNE

Recueil des Corps administratif, Judiciaire, Militaire, Religieux, de l'Industrie et du Commerce du Département, publié avec l'autorisation de M. le Préfet.

ATELIER DE CLICHERIE.

L'ancienne Maison DUPONT et C^o, de Périgueux, possède un Atelier spécial de Clicherie, parfaitement outillé et offrant de grands avantages aux industriels et aux commerçants pour leurs réclames ou annonces.

LITHOGRAPHIE.

Factures, Mandats, Lettres de faire part, Registres, Têtes de Lettres, Enveloppes, Dessins, Portraits, Diplômes, Cartes de Visite à la minute ou gravées, Pancartes et Étiquettes ordinaires et Chromo.

SPÉCIALITÉ DE DESSINS POUR CHEMINS DE FER

Plans, Profils, Cartes de tracé, Travaux d'arts, etc., en noir et plusieurs couleurs.

AUTOGRAPHIE.

Dessins, Tableaux et Écritures pour Jugements, Significations, etc.

ATELIER DE RELIURE

Pour Registres, Tableaux d'Administration, Cartonnages, Boîtes de Bureau, etc.

L'ÉCHO DE LA DORDOGNE

JOURNAL POLITIQUE, QUOTIDIEN.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 8 francs par trimestre pour Périgueux, 9 francs pour le Département.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA DORDOGNE

Paraissant tous les mois. — Prix, 5 Francs par an.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

BULLETIN DU COMICE CENTRAL AGRICOLE DE LA DOUBLE

SEPT PRESSES MUES PAR LA VAPEUR.